

Lilia Tébourbi Ben Salem : 1939-2015 Une sociologue tunisienne dans le siècle

Leïla TEMIME BLILI
Faculté des lettres,
des Arts et des Humanités, la Manouba.

Le 27 janvier 2015, Lilia Tébourbi Ben Salem nous quitte sur la pointe des pieds, sans bruit. Elle est enterrée le lendemain, par une journée grise et pluvieuse, dans le cimetière de la Marsa.

Sociologue de renom, unanimement reconnue par ses pairs et par ses étudiants, elle accompagne la naissance de la sociologie tunisienne, infléchit ses orientations, nourrit sa bibliothèque et assure sa transmission : pari tenu par une universitaire, engagée, à sa manière, dans ce qui compte le plus pour elle, la formation de ses étudiants en vue de leur octroyer les meilleures chances d'intégration dans le milieu professionnel.

Un coup d'œil sur la femme qu'elle fut éclaire autant sa trajectoire intellectuelle, que sa personnalité, toute de droiture et de gentillesse comme l'ont unanimement souligné ses collègues, amis, étudiants et parents.

Qui est-elle ?

Lilia Tébourbi est née à Paris le 21 février 1939. Son père, Hassan, appartient à la bourgeoisie tunisoise. La famille Tébourbi est installée à la Marsa depuis 1920, village balnéaire devenu depuis la fin du XIX^e siècle une cité palatiale dans laquelle demeurent aussi bien le *bey* que le Résident général, haute autorité du Protectorat. A l'instar de plusieurs familles aisées et modernistes, les Tébourbi envoient leurs deux fils faire des études

supérieures en France. L'un deux, le père de Lilia choisit la médecine dentaire. Ses études achevées, il reste en France, s'y marie avec une consœur française, Janine Naffrechoux. Cette dernière est issue d'une famille française, de vieille souche, assez fortunée. Trois filles sont issues de ce mariage, Lilia en est l'aînée.

La petite enfance de Lilia coïncide avec la guerre mondiale et l'occupation de Paris par les forces allemandes. Les grands-parents et parents décident de quitter la capitale pour se réfugier dans un petit village de la Touraine, Sainte Radegonde, dans lequel ils demeurent jusqu'à la fin des hostilités. A la fin du conflit, Lilia entre à l'école primaire dans les conditions difficiles de l'après-guerre. L'épreuve que la France vient de traverser, les privations dont toutes les familles ont souffert, eurent un effet sur l'enfant en lui conférant ce sérieux qui la distingue et l'amènent à considérer l'apprentissage comme un sacerdoce : elle y mettra toutes ses forces, promettant à sa mère dans des lettres émouvantes, d'être toujours la première de la classe.¹ De fait, Lilia gardera jusqu'à la fin de sa vie la rigueur et la méticulosité qui caractérisent les bons élèves.

En 1954, Hassan Tébourbi et son épouse décident de quitter la France et de s'établir en Tunisie. Ils s'installent dans la maison familiale à la Marsa. Lilia a 15 ans, elle est inscrite au lycée de Carthage pour poursuivre ses études. L'immersion dans son nouveau pays, n'est pas sans difficultés, dans le contexte violent de cette période et le début des affrontements sanglants entre nationalistes et forces du Protectorat : l'assassinat du docteur Mami a lieu à quelques pas du domicile des Tébourbi². Lilia se trouve confrontée encore une fois à la violence politique, mais elle est en âge d'en comprendre les enjeux et de prendre position. Elle sera farouchement nationaliste et ne s'écartera jamais de son choix quand plus tard, à l'Université, les visions internationalistes de ses camarades essayent d'ébranler ses convictions. Pour bien marquer

¹ Information livrée par sa fille Lamia Ben Salem Ben Jannet.

² Abderrahmen Mami né le 15 septembre 1904 à la Marsa et décédé le 14 juillet 1954, est un militant nationaliste tunisien et médecin personnel de Lamine Bey. Il meurt assassiné par l'organisation armée de la Main rouge.

son identité tunisienne, elle s'attelle à apprendre l'arabe avec conviction, faisant tout pour rattraper le temps perdu, arabe qu'elle continuera néanmoins à prononcer avec un accent francisé.

Après avoir obtenu son baccalauréat, Lilia part à Paris faire hypokhâgne pour rejoindre l'école normale supérieure. Seulement, elle a le mal du pays et sa famille lui manque terriblement. Au bout d'une année, elle rentre à Tunis.

Le choix de la sociologie

Lilia choisit d'étudier la sociologie. Choix personnel ou opportunités d'études ? Probablement les deux à un moment où l'enseignement supérieur à Tunis se mettait en place et offrait peu de filières. En effet, l'Institut des Hautes études de Tunis, annexe de la Sorbonne, qui a ouvert ses portes en 1945, proposait des licences de lettres et de philosophie. En 1959, on y ajoute, avec l'appui de Jacques Berque, un certificat de sociologie à l'attention des étudiants de philosophie. Progressivement, un département de sociologie se constitue. Il est confié à Georges Granai, et après le départ de celui-ci, à Jean Duvignaud. De jeunes Tunisiens s'inscrivent dans la nouvelle filière : Abdelkader Zghal, Khalil Zamiti, Frej Stambouli, Abdelwahab Bouhdiba ; ils seront rejoints plus tard par d'autres jeunes, tels Ridha Boukrâa et Salah Hamzaoui. La seule Tunisienne du groupe était Lilia Tébourbi, qui deviendra ainsi la première sociologue tunisienne. Elle appartient de fait à la «génération sociologie», ce groupe de jeunes étudiants engagés dans une filière qui devait servir au développement de la nation émergente.

Ces sociologues de la première génération étaient particulièrement dynamiques dans le paysage de la recherche et agitaient des questions brûlantes. Certes, la discipline s'y prêtait : en pointant le doigt sur les problèmes de développement, d'enseignement, d'inégalités, d'emplois, de santé, ces jeunes réfléchissaient aux questions qui se posaient à la nouvelle République tunisienne. Mais pas seulement. Fait de hasard ou de conjoncture, les jeunes sociologues en plus d'être portés par la fougue de leur âge, avaient un « esprit de corps » plus sensible que

dans d'autres disciplines, l'histoire par exemple. Ils étaient engagés dans le terrain avec une telle passion que les autorités politiques s'en inquiétaient.

Ces sociologues étaient en effet impliqués dans les questions de développement qu'ils abordaient à partir de plusieurs angles. Incontestablement, c'était une génération de chercheurs-militants, animés par un engagement sans limites, convaincus que l'étude de leur société était une des clefs de son développement. Ils partageaient la fameuse devise de Berque : « il n'y a pas de sociétés sous-développées, mais des sociétés sous-analysées ».

La licence de sociologie était formée de quatre certificats dont trois délivrés à Tunis. Les étudiants partaient à Paris pour le quatrième en optant pour l'ethnologie. Lilia choisit de rester à Tunis pour son certificat complémentaire de géographie humaine. Son diplôme en poche, elle accepte un poste d'enseignement de langue française dans un lycée, expérience qui devait durer une année. Elle intègre par la suite une entreprise nationale avant de rejoindre en 1963, le Centre d'Etudes et de Recherches Economiques et Sociales (CERES), nouvellement créé.

Gauche ou droite ?

Cette génération bouillonnante, était majoritairement engagée à « gauche », soit « marxistes léninistes » ou « communistes-révisionnistes ». Lilia Tébourbi avait fait d'autres choix. Elle était syndicaliste, militant à l'Union Générale des Etudiants Tunisiens. Elle fut élue à la Corpo de lettres, ensuite membre de la Commission Administrative et également membre du bureau exécutif en tant que secrétaire générale adjointe chargée des affaires culturelles. Le Congrès tenu en août 61 l'a reconduit dans les mêmes fonctions. Son passage par le syndicat étudiant, se rappelle un de ses camarades, s'est traduit par la volonté de garder la cohésion du mouvement menacé de scission entre étudiants destouriens et gauchisants. Certes, elle ne partageait pas certaines visions révolutionnaires de ses camarades d'études. Fondamentalement nationaliste et patriote, elle considérait les positions et les réalisations de Bourguiba comme dignes de fierté,

sans critique à l'égard de la dérive autoritaire dans laquelle le régime s'engageait. Cette position pouvait être perçue comme un engagement de "droite", et susciter une mise à distance : dans les milieux sectaires de la gauche tunisienne des années 1960, cette tare était rédhitoire et Lilia risquait d'être ostracisée. Le risque était d'autant plus grand que le 23 mars 1963, elle épouse Hamed Ben Salem, jeune juriste militant du parti destourien. Cette proximité du pouvoir, dont les Ben Salem n'ont tiré ni vanité ni privilège matériel, a quelque peu isolé Lilia de ses pairs et suscité parmi quelques-uns, une méfiance à son égard.

Une carrière universitaire au féminin

Dans la Tunisie des droits des femmes, une sociologue a-t-elle, à compétences égales, la même chance qu'un sociologue ? Pouvait-elle accéder aux mêmes responsabilités ? La carrière de Lilia Ben Salem, ses avancements en grade n'ont pas évolué à la cadence que laissaient supposer ses capacités.

Déjà, quand elle décide de se lancer dans une thèse, elle ne réussit pas à s'inscrire sous la direction de Jacques Berque qui exige qu'elle soit à Paris durant une année pour suivre ses cours. C'est Georges Balandier qui prend le parti de l'encadrer, non sans exiger la rédaction d'un article préalable comme condition d'acceptabilité. Elle achève sa thèse sur les cadres supérieurs en Tunisie, qu'elle soutient en 1968, à la Sorbonne, avec Jean Duvignaud et Jacques Berque comme membres du jury.

Entretemps, la fonction de son époux l'oblige à quitter son emploi au CERES pour s'installer à Lyon de 1970 à 1973. De retour à Tunis, elle est recrutée à la Faculté des lettres et des sciences humaines, dans le département de sociologie. A partir de là, commence une carrière universitaire dans laquelle Lilia Ben Salem s'engage totalement entre enseignement et encadrement, donnant le meilleur d'elle-même à ses étudiants, tout en poursuivant ses propres recherches. Tous les témoignages abondent dans le même sens : Lilia Ben Salem s'est acquittée avec brio de sa responsabilité d'enseignante universitaire. En 1978, son époux étant nommé à Paris, elle prend une mise en disponibilité de trois ans.

Elle reprend son poste au département de sociologie dont elle devient la directrice entre 1987 et 1993 : période difficile avec une montée en forces des étudiants islamistes, des violences étudiantes et policières, de l'arabisation de l'enseignement et de la massification du département. Elle a géré ces difficultés avec un grand sens de la mesure, tout en continuant ses recherches.

Cet engagement total auprès des étudiants et dans la gestion des questions pédagogiques de grande importance a probablement détourné Lilia Ben Salem de la course aux passages de grade ou aux postes de haute responsabilité. D'autres collègues, tels de jeunes loups, en ont profité pour « doubler » Lilia, accéder plus rapidement à la notabilité scientifique et aux postes brillants, en prenant soin de placer leurs pions. Devant ce mandarinat ostentatoire, elle décide de démissionner de son poste de directeur de département. Ses proches avouent que de l'arrivisme de certains de ses collègues, tout en l'affectant, n'a en rien ébranlé ses convictions quant au nécessaire travail de base : donner des cours de qualité, corriger des copies avec annotations, consacrer des heures à rectifier des plans de thèses et à écouter les apprentis chercheurs. Ce travail rébarbatif, que certains dédaignent car il n'est ni « productif », ni visible, pour l'enseignant, est néanmoins fondamental pour la discipline : la formation et la transmission en dépendent. De l'avis de plusieurs de ses étudiants, dont quelques-uns arrivés à l'âge mûr, Lilia Ben Salem, a durant toute sa carrière, été une enseignante méthodique, toujours à l'écoute. Ils sont unanimes à dire son engagement à leurs côtés pendant leurs années de recherches. Ces témoignages posthumes, tous émouvants, ne nous dispensent pas de rappeler la grande injustice dont fut victime Lilia Ben Salem, celle de se voir refuser le titre de Professeur de l'enseignement supérieur : exemple flagrant de dysfonctionnement d'une Université qui n'honore pas toujours les plus méritants. Heureusement, une reconnaissance, et pas la moindre, lui fut témoignée par l'obtention des Palmes académiques de l'Académie Tunisienne des Sciences, des Lettres et des Arts, *bayt al hikma*¹.

¹ Brochure éditée à l'occasion de l'hommage rendu à Lilia ben Salem le 6 mars 2015 à la Bibliothèque nationale.

Lilia Tébourbi Ben Salem fut une grande sociologue qui a porté haut la discipline et lui a donné le meilleur d'elle-même. Disponible, ponctuelle, besogneuse et souriante, menant plusieurs recherches en même temps, elle intrigue ceux et celles qui l'abordent. Ou puise-t-elle cette énergie calme qui se dégage d'elle ? Probablement d'une paix intérieure propre à ceux qui vivent en conformité avec leurs idées, autant dans leur vie publique que privée. Peut-on évoquer la trajectoire de Lilia sans évoquer la place tenue par son époux, Hamed Ben Salem ? Il fut son camarade à l'UGET, son époux et compagnon pendant un demi-siècle. Les témoignages familiaux sont concordants pour dire l'admiration que Hamed portait à son épouse, et aux recherches qu'elle menait. Il était le complice idéal, la protégeant de l'envahissement de ses propres enfants à qui il leur apprend très tôt, de respecter l'espace et le temps de travail de leur mère. Y a-t-il une meilleure reconnaissance que celle-ci, un message plus éloquent pour dire qu'une mère à la maison n'est pas disponible que pour ses petits ?

Objets de recherches et questions d'époque

Un survol des recherches menées par Lilia Ben Salem permet de saisir simultanément les préoccupations de la sociologue et les questionnements méthodologiques qui agitaient l'Université tunisienne. Dans les années 1980, la question de la segmentarité interpellait, plus que les sociologues, les historiens qui commençaient depuis peu à s'intéresser aux théories sociales. L'ouvrage de Lucette Valensi sur les campagnes tunisiennes, paru en 1977, a mis cette approche à l'ordre du jour, suscitant diverses critiques, plus idéologiques que véritablement scientifiques¹. Lilia ben Salem développera un article concis qui tranche par sa clarté et met fin à un débat biaisé qui exprime plus des rivalités individuelles qu'un positionnement académique². Dans la même foulée, elle poursuit son

¹ *Fellahs tunisiens : l'économie rurale et la vie des campagnes aux 18^e et 19^e siècles*, La Haye, Editions Mouton, 1977.

² « Intérêt des analyses en termes de segmentarité pour l'étude des sociétés du Maghreb », *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, 1982, n° 33, pp. 113-135.

analyse du monde rural, appréhendé dans sa dimension maghrébine¹. Les collaborations qu'elle entretient avec des groupes de sociologues français lui donnent l'occasion d'ouvrir la focale sur certaines catégories, sous-étudiées jusque-là, comme celle des ingénieurs².

Par son article sur la parenté, elle a contribué à un ouvrage collectif, *Hassab wa Nasab*, qui a été déterminant pour l'avenir des sciences sociales dans notre Université. Ce livre a couronné les travaux d'un groupe de recherche pluridisciplinaire, dans le cadre d'un projet CNRS, confié à la direction de Sophie Ferchiou³. Pour les jeunes historiens, cette expérience a ouvert des pistes de recherches insoupçonnées, notamment sur les questions de la parenté ou de l'anthropologie historique. Les thèses, menées dans la foulée, ont incontestablement contribué au renouvellement méthodologique et à instituer de nouveaux rapports entre disciplines : en novembre 1986, Lilia Ben Salem siégeait dans un jury de thèse d'histoire et annonçait du haut de la tribune que c'était

¹ « Approches théoriques et analyses des sociétés rurales du Maghreb », in Actes du IIIe Congrès d'histoire et de civilisation du Maghreb (Oran, 26-27-28 nov. 1983), *Le monde rural maghrébin, communautés et stratification sociale*, vol 1, Alger, Office des Publications Universitaires, pp. 221-236.

² « La profession d'ingénieur en Tunisie. Approche historique », in Élisabeth Longuenesse (éd.), *Bâtisseurs et bureaucrates. Ingénieurs et société au Maghreb et Moyen-Orient*. Lyon, Maison de l'Orient (Études sur le monde arabe), 1981, pp. 81-94.

³ « Introduction à l'analyse de la parenté et de l'alliance dans les sociétés arabo-musulmanes », in Sophie Ferchiou (éd.), *Hasab wa nasab. Parenté, alliance et patrimoine en Tunisie*. Paris, CNRS (Sociétés arabes et musulmanes), 1992, pp. 79-104. Trois thèses ont été soutenues dans la foulée : Mohamed Aziz BEN ACHOUR, *Catégories de la société tunisoise dans la deuxième moitié du XIX^e siècle*, INAT, 1989 ; Leïla BLILI, *Structure et vie de famille à Tunis à l'époque précoloniale et coloniale 1875-1930* (dactylographiée) ; Abdelhamid HÉNIA, *Propriété et stratégies sociales à Tunis (XVI^e-XIX^e siècles)*, Publication de la Faculté des Sciences Humaines et Sociales de Tunis, 1999.

là une grande première¹. C'en était probablement une, car les deux disciplines qui traînent un contentieux, né sous d'autres cieux, se sont tournées le dos à Tunis pendant longtemps. Je n'oublierai pas la remarque incisive faite en 1970, par le grand historien de la Révolution française Albert Soboul, venu donner des conférences à la Faculté des lettres et des sciences humaine de Tunis, devant un parterre d'étudiants d'histoire auquel se sont adjoints des étudiants de sociologie attirés par la notoriété du conférencier, que « la sociologie, c'est de la bouillie pour les chats ». Il va sans dire que les apprentis sociologues ont immédiatement quitté l'amphithéâtre dans un grand brouhaha.

Autant sur un plan disciplinaire qu'institutionnel, Lilia Ben Salem a constitué un pont. Elle a en effet participé par de brillants textes à des colloques d'historiens sur Ibn Khaldoun.² Elle assure un enseignement de sociologie dans la Faculté des sciences juridiques, politiques et sociales, nouvellement créée.

Lilia Ben Salem a considérablement développé les études sur les femmes et sur le genre. Elle participe par ses recherches aux réflexions menées dans toutes les institutions travaillant sur les questions féminines, que ce soit l'AFTURD, le CREDIF ou le CAWTAR³. Elle fera également partie des chercheuses initiatrices d'un master sur les études de genre à l'Institut supérieur des

¹ Ma propre thèse déjà citée.

² « Ibn Khaldoun, père de la sociologie ? », in Hassen ANNABI, Mounira CHAPOUTOT-REMADI et Samia KAMARTI (éd.), *Itinéraire du savoir en Tunisie. Les temps forts de l'histoire*, Tunis, Alif ; Paris, CNRS-Institut du monde arabe, 1993, pp. 72-77. « Ibn Khaldoun et l'analyse du pouvoir : le concept de *jah* », *Sociologies*, 2008.

³ « Recherches sociologiques et anthropologiques sur les femmes en Tunisie depuis l'Indépendance », in Centre de recherches, d'études, de documentation et d'information sur la femme, *Femmes tunisiennes et production scientifique*, Tunis, CREDIF, 1997, pp. 212-274. L'AFTURD est l'Association des femmes tunisiennes pour la recherche sur le développement et le CAWTAR est le Centre de la femme arabe pour la formation et la recherche.

sciences humaines de Tunis. Son intérêt pour les travaux sur femmes et familles sera couronné par un ouvrage de synthèse sur les transformations sociales de la famille.

Conclusion

L'hommage rendu le 6 mars 2015 à Lilia Ben Salem n'était pas de circonstance : émotion et sincérité se dégageaient des témoignages, ceux de la famille, des collègues, des amis et des étudiants. Tous ont souligné la gentillesse, la disponibilité, la sérénité en plus de la compétence scientifique. Plusieurs anecdotes, recueillies ici et là expriment mieux que tout l'honnêteté intellectuelle et sociale de cette grande dame, qui a vécu loin de toute ostentation, ni recherche de profit : n'a-t-elle pas refusé une proposition de terrain dans le lotissement destiné aux enseignants arguant que la priorité revenait aux jeunes ?¹

Nourrie de principes humanistes, hérités de parents médecins issus de la grande tradition universitaire française, voyant sa propre mère travailler après sa retraite gratuitement dans les hôpitaux tunisiens, Lilia Ben Salem, fidèle en amitiés, privilégiait les liens sociaux, consacrait du temps aux plus humbles femmes de sa famille, aux plus démunis de ses étudiants : une sorte de mère Thérèse de la sociologie.

Qui aurait imaginé qu'elle partirait si vite ? Jusqu'en décembre 2014, à voir *Madame* Ben Salem dans les manifestations scientifiques, on pense que les années n'ont affecté ni son dynamisme ni sa vivacité intellectuelle. Elle regardait encore vers l'avenir. Mais peut-être n'a-t-on pas saisi sa fragilisation après la disparition de son époux en novembre 2013 ? En perdant sa béquille, elle n'a pas résisté à la maladie. Elle est partie non sans avoir semé des cailloux, et balisé des routes.

¹ Selon le témoignage de Malika Horchani.